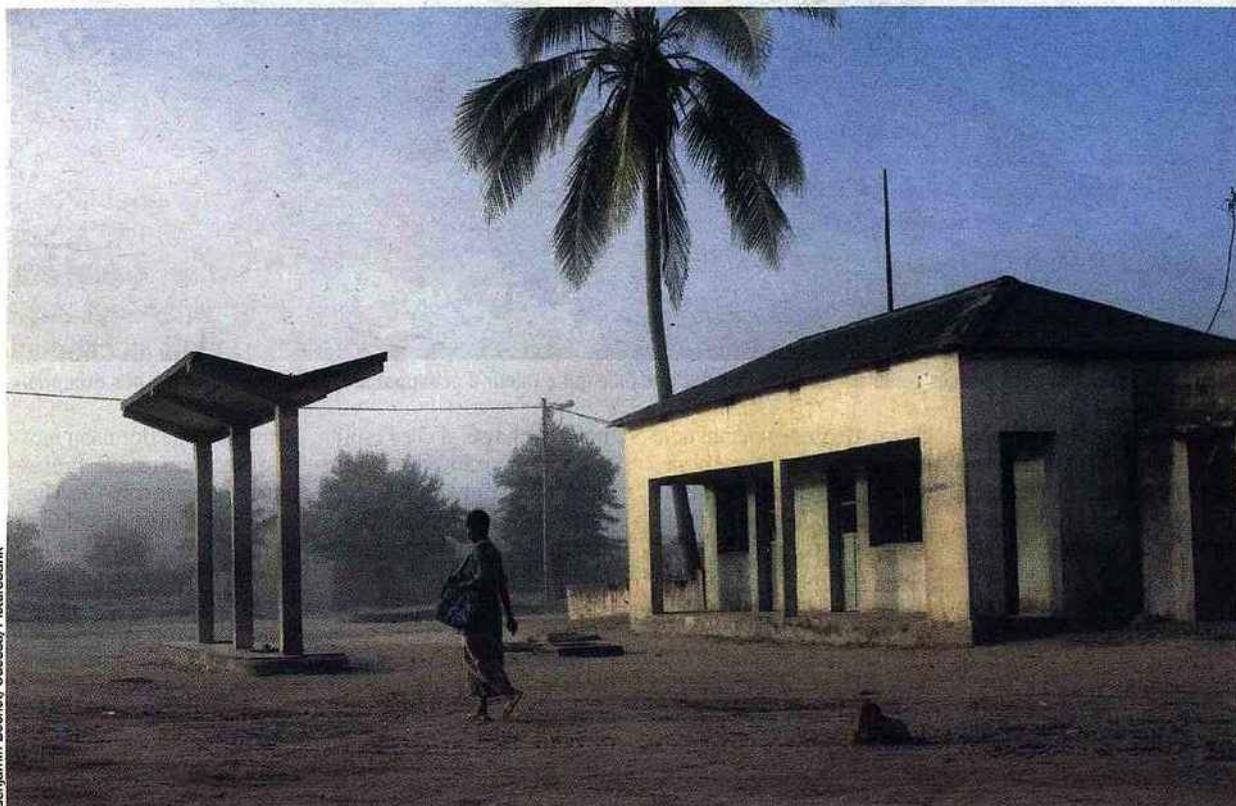




La saudade du médecin, de ses malades et de ses amours

Dans une ville perdue du Mozambique, un jeune médecin portugais tente de retrouver une femme aimée. Il trouvera un mal qui atteint l'âme et le corps.



Benjamin Bechet/Odyssey/Picturebank

Dans Vila Cacimba, la « ville de la bruite », au Mozambique, Sidonio va se trouver le jouet de rapports de forces qui le dépassent.

POISONS DE DIEU, REMEDES DU DIABLE,

de Mia Couto.

Traduit du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Monteiro-Rodrigues

ÉDITIONS MÉTALLIÉ 170 PAGES,
17 EUROS.

« Vivre est nécessaire pour se reposer des rêves » : voilà un des nombreux aphorismes que distille libéralement Bartolomeu, le vieux mécanicien de marine, fier d'avoir été le seul Noir à occuper ce poste envié du temps des Portugais. Aujourd'hui, bien des années plus tard, il attend la mort, peut-être, ou alors « un remède avec des seins et des fesses », de préférence « une Noire blonde aux yeux bleus ».

Il compte sur le docteur Sidonio Rosa. Mais ce dernier n'est pas là pour ça. Le jeune médecin portugais est venu à Vila Cacimba, dans ce coin perdu du Mozambique, officiellement pour exercer son art de médecin au titre de la coopération. Ce qu'il espère vraiment, c'est retrouver Deolinda, la fille de Bartolomeu et de dona Munda, qu'il a rencontrée à Lisbonne.

UNE ÉTRANGE ÉPIDÉMIE

Tout ne se passe pas comme prévu à Vila Cacimba. Deolinda est « à l'étranger ». Et une étrange épidémie frappe la ville en proie aux « va-nu-puants », parqués dans une infirmerie. Sidonio Rosa, l'unique médecin, est débordé. Et il doute de l'avenir de sa liaison avec Deolinda : pourquoi repousse-t-elle sans cesse son retour ? Dans Vila Cacimba, la « ville

La frontière entre la vie et la mort, entre le rêve et la réalité, devient floue.

de la bruine », il va se trouver le jouet de rapports de forces qui le dépassent. Rapports de forces politiques, d'abord. La trace omniprésente de la colonisation, qui amène le docteur à demander sans cesse si on aime les Portugais, ou Bartolomeu à hisser comme un défi le fanion de la Compagnie coloniale. Et l'administrateur, vieux rival de Bartolomeu, satrape corrompu, voit dans cette épidémie, qui atteint surtout les militaires, à la fois une action de ses ennemis politiques et un maléfice venu d'un ancien cimetière allemand.

Pour le médecin venu d'Europe, il s'agit d'une méningite,

qui se soigne à coups d'antibiotiques, et surtout qui nécessite de fermer le foyer principal d'infection, la caserne. La logique de Sidonio Rosa est ainsi prise en tenailles entre les intérêts politiques du potentat local et les croyances qu'il partage avec ses administrés. Bien d'autres secrets empoisonnent l'esprit du médecin, qui avait, après sa rencontre avec Deolinda, écrit un poème où il se décrivait comme « un de ceux qui voyagent à seule fin de se couvrir de saudades ».

Le mot – littéralement, la solitude – revient souvent dans le roman, pour désigner cette tristesse. Loin de cette mélancolie délicate où on peut se complaire avec volupté, la saudades est ici une maladie de l'âme. La frontière entre la vie et la mort, entre le rêve et

la réalité devient floue, comme celle qui sépare maladie et malédiction, remède et poison. Paradoxalement, le médecin, contrairement au prêtre qui « élague les âmes », traite du « corps spirituel ».

L'amour même devient une affaire de mots tout autant que de cœur ou de corps: les mots dits quand on se découvre, lâchés quand on perd le contrôle de soi-même, mots écrits, aveux, accusations, messages, adieux.

Le roman s'organise autour d'un centre vide cerné de mots, gravite autour de l'astre absent dont le nom tient lieu de pivot, Deolinda. Le secret de Deolinda, dans toutes les versions qu'on donne à Sido-

nio, contamine toutes les « vies incurables de Vila Cacimba », comme l'annonce le sous-titre du roman.

Mia Couto construit, avec *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*, un roman qui franchit un pas, depuis *l'Accordeur de silences*, en mêlant, avec un art consommé du récit et une sensibilité à fleur de page dans cette fiction de brume, un réel qui se dérobe et une mythologie qui infuse tous les gestes de la vie. « *J'ai peur de ne pas revenir de toi* », avouait Sidonio à Deolinda, au moment de leur rencontre. Au terme de ce voyage il aura appris qu'il n'y a ni départ ni arrivée. Seul le lecteur aura fait le voyage.

ALAIN NICOLAS

POINTS CHAUDS

Camus slamé

Entre rap, rock et musique classique, Abd Al Malik slame Albert Camus, « son idéal, son grand frère des cités », dans *l'Art et la révolte*, un nouveau spectacle présenté au Grand Théâtre de Provence d'Aix-en-Provence. La création du rappeur est entièrement articulée autour de *l'Envers et l'endroit*, la première œuvre du prix Nobel de littérature.

Petits caractères

L'un des plus grands imprimeurs japonais, Toppan Printing, vient de présenter un livre minuscule illustré, intitulé *Fleurs de saison*, dont les caractères sont



Toppan Printing/ATP

si microscopiques qu'ils sont illisibles à l'œil nu. Chacune des 22 pages de cet ouvrage ne dépasse pas 0,75 mm de côté contre 0,90 mm pour le micro-livre russe reconnu jusqu'ici pour être le plus petit au monde. Toppan,

qui a commencé à fabriquer des micro-livres en 1964, avait détenu la palme de cette spécialité en 2000 avec un ouvrage de 0,95 mm de côté.

Son nouvel ouvrage lilliputien est en vente au musée de l'Imprimerie géré par ses soins, pour 29 400 yens pièce (235 euros), accompagné d'une loupe.

L'âge du bronze chinois

Le musée Guimet propose depuis hier et jusqu'au 10 juin une exposition intitulée « Trésors de la Chine ancienne » qui présente, pour la première fois au public, une partie des bronzes rituels datant du premier millénaire avant notre ère, réunie depuis plus de cinquante ans par un collectionneur passionné de l'Asie.